Document généré le 9 juil. 2025 22:33

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le fils de la mémoire

Paul Dumont, *Les gros moulins*, Montréal, Balzac-Le Griot éditeur, coll. « Autres Rives », 1997, 240 p.

Philippe Porée-Kurrer, *Chair d'Amérique*, Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1997, 368 p.

Francine Bordeleau

Numéro 89, printemps 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38118ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1998). Compte rendu de [Le fils de la mémoire / Paul Dumont, *Les gros moulins*, Montréal, Balzac-Le Griot éditeur, coll. « Autres Rives », 1997, 240 p. / Philippe Porée-Kurrer, *Chair d'Amérique*, Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1997, 368 p.] *Lettres québécoises*, (89), 26–27.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Paul Dumont, *Les gros moulins*, Montréal, Balzac-Le Griot éditeur, coll. « Autres Rives », 1997, 240 p., 24,95 $.
Philippe Porée-Kurrer, *Chair d'Amérique*, Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1997, 368 p., 21,95 $.

Sous le signe de l'aliénation

Dans les années cinquante, le Québec cherchait à se libérer des Anglais et de leurs grosses compagnies. Au même moment, en Europe, les jeunes commençaient à rêver de l'Amérique.

ROMAN
Frédéric Martin

AVANT DE SE LANCER EN LITTÉRATURE avec *Les gros moulins*, son premier roman, Paul Dumont a exercé un nombre impressionnant de métiers : photographe, rédacteur publicitaire, directeur des communications dans un ministère, traducteur pour le *Reader's Digest* et *tutti quanti*. Il fut aussi, comme Lawrence Saint-Laurent, son personnage principal, « papermaker » : c'est-à-dire papetier, « faiseur de papier », pour reprendre les termes mêmes de l'auteur.

Celui-ci, né en 1941 à Trois-Rivières, a passé sa jeunesse à l'ombre des papetières et fait revivre, dans ce livre dédié à son père « qui a fait cinquante ans fermes de moulin sans un mot plus haut que l'autre », la période de la fin de son adolescence. Duplessis est sur le point de mourir, le Québec sort de sa torpeur, et le jeune Lawrence Saint-Laurent — son père s'était dit qu'un prénom anglais ne pouvait qu'aider à la réussite sociale — commence à travailler dans un des

quatre gros moulins à papier qui occupaient, avec les quais, toute la rive du fleuve Saint-Laurent longeant la ville ainsi qu'une partie des berges de la rivière Saint-Maurice, qui fournissaient du travail à plein temps à tout le monde et payaient les plus gros salaires au Canada.

En contrepartie, les Trifluviens devaient supporter « une odeur d'œufs pourris, de chlore et de souffre à soulever le cœur », et la suie qui s'insinuait partout, n'épargnant ni les arbres ni les maisons. Il leur fallait, aussi, courir le risque d'y laisser une main, un membre... Non, Lawrence Saint-Laurent ne ferait pas comme son père, il ne passerait pas sa vie à travailler dans un moulin, pour un Anglais de surcroît.

En évoquant cette histoire récente du Québec, Paul Dumont ne s'attaque pas à un sujet forcément neuf. La littérature québécoise parle en effet avec éloquence de ces villes industrielles d'Abitibi, du Saguenay ou, comme ici, de la Mauricie, qui se sont développées à l'ombre de compagnies minières et forestières appartenant à des Canadiens anglais, des États-Uniens et des Anglais. Les passages qui dépeignent la situation socio-économique de Trois-Rivières demeurent cependant les plus réussis du roman. Lorsqu'il dépeint cette ville grise aux destins tout aussi gris, Dumont fait preuve d'un certain panache.

Toutefois les affres personnelles du jeune homme, pas si intéressantes au demeurant, prennent vite beaucoup de place, et dès lors le récit s'enlise quelque peu. Surtout lorsque l'auteur se met à raconter les amours de Lawrence avec Mary Ann, la fille du directeur du moulin. Le fils du prolétaire a en somme conquis « la chair du maître », pour reprendre le titre du livre que Dany Laferrière publiait au printemps 1997. Or, il faudra que Mary Ann tombe enceinte, qu'elle aille se faire avorter à Montréal. L'événement, rendu aussi glauque que possible — juste avant l'avortement, Mary Ann sera violée par le médecin —, occupe un espace considérable. La narration devient alors nettement complaisante et on ne détesterait pas, à tout prendre, retourner au moulin. D'autant que la vraisemblance psychologique (à défaut de la profondeur) est ici assez limitée. Même dans les épisodes les plus graves, l'auteur reste à la surface des choses, sans dépasser le stade de l'anecdote.

Si le style est plutôt alerte, le propos manque de subtilité. Rien ne vient transcender ces scènes de la vie quotidienne pimentées de bière, de sexe, de plans foireux avec un oncle appâté par l'argent facile ; celui-ci, au fait, campe un personnage assez truculent (bien que stéréotypé), en marge de la famille et de la communauté soumises à la puissance économique des Anglais. L'été suit son cours, jusqu'à la mort de Maurice Duplessis et la fête du Travail. Lawrence Saint-Laurent ne deviendra pas le mari d'une riche héritière ; mais on peut être sûr qu'il ne mènera pas l'existence de son père.

On sera sûr aussi, en lisant *Les gros moulins*, que l'exercice consistant à renouer avec les lieux de la jeunesse de l'auteur est parfois futile, et ne fait pas forcément de lui un romancier. Si Paul Dumont nous donne un premier livre tout de même honnête, il était permis d'espérer y rencontrer un peu plus de littérature.

L'Amérique magnifiée

Le roman de Philippe Porée-Kurrer, à qui l'on doit notamment *La promise du lac* (JCL, 1992), se situe à peu près à la même époque que *Les gros moulins*. Mais le ton et le propos en sont complètement différents.

C'est un roman autobiographique que nous livre ici Porée-Kurrer. Il commence par le début : soit avec la naissance, le 31 mai 1949, en France, de son « narrateur ». Et évoque plus précisément la Normandie des années cinquante et soixante.

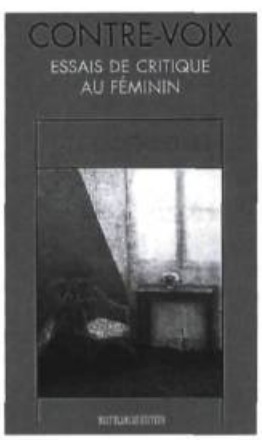
Comme d'habitude avec ce genre de livres dédiés à l'enfance et à l'adolescence, on rencontre dans *Chair d'Amérique* une galerie de personnages souvent pittoresques ou singuliers : compagnons de jeu croisés dans la rue ou à l'école, adultes que le regard de l'enfant rend drolatiques, première amoureuse, tous ces êtres qui ont marqué les apprentissages du narrateur sont convoqués ici.

Cette fresque autobiographique s'attarde d'abord, comme il se doit, à la famille. Du restaurant (baptisé *Aux Ducs Richards*) que ses parents avaient décidé d'ouvrir lorsqu'il atteignit l'âge de quatre ou cinq ans, le jeune garçon ne verra pas grand-chose. Peu après l'ouverture de l'établissement, il fut en effet décidé que le bambin, un peu trop turbulent au goût de ses parents fort occupés par leur commerce et par la petite fille qui venait de s'ajouter à la famille, irait quelque temps chez sa grand-mère paternelle. À l'âge d'entrer à l'école, il retourne à Fécamp, sa ville natale. L'enfant, toujours aussi indiscipliné, n'y restera pas longtemps ; on l'envoie bientôt au pensionnat Jean-Baptiste, à Rouen, et il y passera sept longues années.

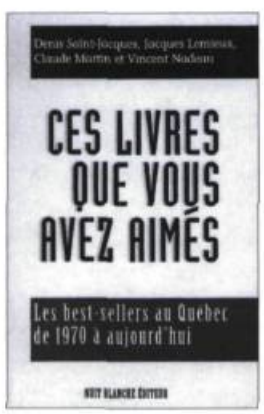
Jeux et ris. Le garçon fait le dur apprentissage de la vie de groupe et doit se soumettre aux méthodes rigides des religieux. Mais le narrateur est une forte tête, l'existence d'un pensionnaire a ses moments de drôlerie, et finalement ces sept années ne seront pas si traumatisantes. Du reste, Porée-Kurrer adopte, tout au long du récit, un ton léger, souventes fois humoristique. De ce parti pris résulte un récit somme toute joyeux, mais assez anodin aussi.

Le grand leitmotiv du roman, c'est toutefois la fascination que le narrateur éprouve pour l'Amérique depuis son plus jeune âge, et dont Porée-Kurrer semble vouloir établir la genèse. On le voit subjugué par John Wayne et par Scarlett O'Hara (la fameuse héroïne de *Autant en emporte le vent*) ; la moindre référence à l'Amérique du Nord le met en transe. Mais encore ? On perçoit confusément que cet émerveillement naïf et béat, qui est l'enjeu véritable du roman, fait écho à la fascination de l'Europe pour le Nouveau Monde et surtout, bien sûr, pour les États-Unis. Le thème n'est en pas moins éculé, et agace d'autant plus qu'il est abordé sans aucune perspective critique ni distanciation. Au fond, cette ode passéiste à l'Amérique mythifiée et magnifiée, de surcroît desservie par une certaine enflure langagière, est un assez curieux récit.

L'hiver chez Nuit blanche éditeur



CONTRE-VOIX
Essais de critique au féminin
Lori Saint-Martin
295 pages
24 $



CES LIVRES QUE VOUS AVEZ AIMÉS. *Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*
Denis Saint-Jacques, Jacques Lemieux, Claude Martin et Vincent Nadeau
350 pages - 15 $

LE MOMENT CRITIQUE DE LA FICTION
Robert Dion
208 pages
22 $

DIDACTIQUE DE LA LITTÉRATURE
Bilan et perspectives
Sous la direction de Monique Noël-Gaudreault
257 pages
24 $

À PARAÎTRE :

Les aventures extravagantes d'un coureur des bois. Récit de voyages au pays des Indiens d'Amérique
Pierre-Esprit Radisson

Arthur Buies, chevalier errant. Essai biographique
Micheline Morisset

Jean-Jacques Rousseau. Le défi de la perversion
Francine Belle-Isle

Le roman québécois et ses (inter)discours
Józef Kwaterko

Ainsi que des collectifs de premier intérêt dirigés par Richard Saint-Gelais, Eva Legrand, Marcel Olscamp, Paul Bleton et Christiane Kègle.